

LES FILS DE CAÏN

TOME 1

LA MARQUE

URGENCES

SAMU SMUR

Patrice HUETZ

Les Fils de Caïn — La Marque

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

La Garde

Le sang ne mentait jamais.

Nathan Valdès le savait depuis ses premières gardes d'internat, quinze ans plus tôt. Le sang racontait des histoires que les patients ne pouvaient ou ne voulaient pas dire. Celui qui giclait de l'artère fémorale du motard sur son brancard parlait d'une vitesse excessive, d'un virage mal négocié, d'une vie qui tenait maintenant à quelques minutes.

« Pression à 70/40, on le perd ! » cria l'infirmière en poussant le chariot à travers les portes battantes.

Nathan enfila ses gants d'un geste automatique, ses yeux balayant déjà les dégâts. Fracture ouverte du fémur, hémorragie massive. Le garçon — vingt-deux ans, peut-être vingt-trois — avait le visage d'une pâleur cireuse qui ne laissait aucune place au doute.

« Deux culots de O négatif, maintenant. Et appelez Marchetti en chirurgie vasculaire. »

Ses mains trouvèrent l'artère, appliquèrent la compression. Le sang, chaud et poisseux, s'infiltra entre ses doigts malgré la pression. Toujours le même combat. Toujours le même ennemi : le temps.

« Il décroche ! » L'alarme du monitoring se mit à hurler, stridente, accusatrice.

Nathan sentit cette chose familière monter en lui — pas de la peur, jamais de la peur, mais une concentration absolue qui effaçait le monde autour. Il n’y avait plus que lui, le corps sur la table, et ce fil ténu entre la vie et la mort.

« Adrénaline, un milligramme. Et passez-moi le clamp. »

Ses doigts travaillaient avec une précision qui lui semblait parfois étrangère, comme si quelqu’un d’autre les guidait. L’artère fémorale était une rivière en crue, et Nathan était le barrage. Rien d’autre n’existait.

Quarante-trois minutes plus tard, le motard était vivant. Stable. En route vers le bloc opératoire pour une reconstruction qui prendrait six heures, mais vivant.

Nathan ôta ses gants ensanglantés et les jeta dans la poubelle jaune. Ses mains tremblaient légèrement — le contre-coup de l’adrénaline, toujours le même.

« Docteur Valdès ? »

Il se retourna. L’infirmière — Sophie, dix ans d’expérience, l’une des meilleures — lui tendait un café fumant.

« Comment vous faites ? » demanda-t-elle. « Chaque fois, on dirait que vous savez exactement où mettre les mains. Comme si vous voyiez à l’intérieur. »

Nathan haussa les épaules, acceptant le gobelet brûlant.

« L’habitude. Et beaucoup de chance. »

Ce n’était pas tout à fait vrai, mais il avait appris depuis longtemps à ne pas analyser ce qui fonctionnait. Certains médecins avaient un don. Lui avait... quelque chose. Une intuition. Un sixième sens pour le corps humain qui l’avait toujours guidé.

Il consulta sa montre. Minuit passé. Encore six heures de garde.

La télévision murale était allumée en permanence, le son coupé, les images défilant comme un bruit de fond visuel que personne ne regardait vraiment. Nathan s’était effondré sur le canapé défoncé, un sandwich à moitié entamé posé sur le ventre, les yeux mi-clos.

Le sommeil ne venait jamais facilement lors des gardes. Trop d'adrénaline résiduelle, trop de visages qui défilait derrière ses paupières. Le motard. La femme de soixante-dix ans en arrêt cardiaque à 19h. L'enfant de quatre ans avec une fièvre à 40 dont les parents étaient terrorisés.

Des vies. Tellement de vies qui passaient entre ses mains.

Son téléphone vibra. Un message de Marine, sa sœur :

« Léa te fait un bisou. Elle a eu 18/20 à son contrôle de maths. Elle dit que c'est grâce à toi parce que tu lui as expliqué les fractions l'autre soir. »

Nathan sourit malgré sa fatigue. Léa. Douze ans, brillante, curieuse de tout. Depuis la mort de ses parents dans cet accident de voiture deux ans plus tôt, elle vivait avec lui — du moins officiellement. En pratique, c'était Marine, sa mère adoptive légale maintenant, qui s'occupait d'elle la plupart du temps. Mais Nathan restait son « vrai » oncle, celui qui expliquait les fractions et les mystères de l'univers.

« Dis-lui que je suis fier d'elle. Et qu'elle peut choisir le resto pour dimanche. »

La réponse fut instantanée :

« Elle dit pizza. Évidemment. Tu finis à quelle heure ? »

« 8h normalement. Si personne ne décide de mourir cette nuit. »

« Charmant. Dors un peu, grand frère. »

Nathan reposa le téléphone sur sa poitrine. Marine. Trois ans de moins que lui, infiniment plus stable. Elle avait fait ce qu'il n'avait jamais su faire : construire une vie normale. Un mari, une maison, un travail d'architecte. Et maintenant Léa, qu'elle élevait comme sa propre fille.

Lui, il avait les urgences. Un appartement vide depuis son divorce. Et des nuits comme celle-ci, à sauver des inconnus pour ne pas penser à sa propre vie.

Sur l'écran muet, les informations défilaient. Un attentat quelque part. Une crise politique autre part. Le bandeau en bas de l'écran

annonçait quelque chose sur des tests ADN et une découverte scientifique, mais Nathan ne lisait pas vraiment. Encore une nouvelle sensationnelle qui serait oubliée dans trois jours.

Il ferma les yeux.

« Docteur Valdès ! »

Nathan émergea du brouillard du sommeil, désorienté. Combien de temps avait-il dormi ? Deux heures, peut-être trois ?

L'interne qui l'appelait — comment s'appelait-il déjà, Martin ? Mathieu ? — avait l'air surexcité.

« Vous avez vu les infos ? »

« Non. Qu'est-ce qui se passe ? Encore un attentat ? »

Le jeune médecin secoua la tête, les yeux brillants de cette curiosité propre à ceux qui n'ont pas encore appris à compartimenter.

« Non, un truc de fou. Un gène. Ils ont trouvé un gène bizarre présent chez une partie de la population. Et les journaux l'appellent le “gène de Caïn”. Vous savez, comme dans la Bible ? »

Nathan haussa un sourcil. Les médias adoraient les raccourcis sensationnels.

« Et c'est quoi, ce gène ? Il fait pousser des cornes ? »

L'interne ne sembla pas saisir l'ironie.

« Personne sait vraiment. Un truc non-codant sur le chromosome 7, apparemment. Mais c'est le nom qui fait le buzz. Et ils disent que ça concerne des millions de gens. Genre, zéro virgule un pour cent de la population mondiale. »

« Donc environ huit millions de personnes, » calcula automatiquement Nathan. « Et on s'affole pour ça ? »

« Mais c'est le “gène de Caïn” ! Comme le premier meurtrier ! »

Nathan soupira. Il était trop fatigué pour ce genre de conversation.

« C'est sûrement un nom inventé par un journaliste qui cherchait un titre accrocheur. Les gènes ne rendent pas les gens

meurtriers. L'ADN, c'est pas de la magie. »

Il se leva, étirant ses muscles endoloris.

« Il reste du café ? »

L'interne sembla déçu de cette réaction si terre-à-terre, mais indiqua la machine au bout du couloir. Nathan s'y traîna, ignorant les regards curieux des infirmières qui, elles aussi, semblaient captivées par leurs téléphones.

Le monde entier s'excitait sur une découverte génétique probablement sans importance. Et lui, il avait juste besoin de caféine pour terminer sa garde.

Encore quatre-vingt-dix minutes. Après, il pourrait rentrer dormir dans son appartement vide, et tout ça serait oublié.

« Nathan, tu as une minute ? »

Le professeur Delaunay, chef des urgences, l'intercepta alors qu'il finissait de remplir ses derniers dossiers. Soixante ans, cheveux gris, regard perpétuellement fatigué — l'homme avait vu passer assez de tragédies pour en remplir plusieurs vies.

« Bien sûr. »

Le bureau de Delaunay était un capharnaüm organisé. Des dossiers partout, une photo de sa femme et ses petits-enfants, un prix quelconque qu'il n'avait jamais accroché au mur.

« Assieds-toi. »

Nathan obéit, intrigué. Les convocations matinales après une garde n'annonçaient généralement rien de bon.

« J'ai reçu ta demandé pour le congrès de Barcelone, » dit Delaunay en feuilletant des papiers. « C'est validé. Tu présentes ton étude sur les protocoles de traumatologie pédiatrique. »

Nathan sentit un poids quitter ses épaules. Il avait travaillé sur cette étude pendant des mois.

« Merci, professeur. »

« Ne me remercie pas. Tu le mérites. » Delaunay le regarda par-dessus ses lunettes. « Tu sais qu'on parle de toi pour le poste de chef

adjoint quand Mercier prendra sa retraite ? »

« J'avais entendu des rumeurs. »

« Ce ne sont pas des rumeurs. Ton travail ici est exemplaire. Tu as un instinct que je n'ai vu que chez deux ou trois médecins en quarante ans de carrière. Les patients ont confiance en toi. Le personnel aussi. »

Nathan ne savait pas quoi répondre. Les compliments le mettaient toujours mal à l'aise.

« Il y a un "mais" ? » demanda-t-il.

Delaunay sourit.

« Toujours. Le "mais", c'est que tu dois apprendre à déléguer. Et à avoir une vie en dehors de ces murs. Tu passes plus de temps ici que chez toi. C'est un signé d'engagement, mais c'est aussi un chemin vers le burn-out. »

« Je vais bien. »

« C'est ce qu'ils disent tous. Avant de craquer. » Le chef se leva, signifiant la fin de l'entretien. « Réfléchis-y. Et bravo pour Barcelone. »

Nathan quitta le bureau avec le sentiment étrange d'avoir été à la fois félicité et réprimandé. Dehors, le jour se levait sur Lyon, gris et froid comme tous les matins de mars.

Son téléphone vibra. Une notification de GenoTrace, cette application de tests ADN qu'il avait utilisée des mois plus tôt par curiosité, comme des millions d'autres.

Il l'ignora et prit le chemin de son appartement.

L'appartement était exactement comme il l'avait laissé quarante-huit heures plus tôt : vide, silencieux, impersonnel. Trois pièces dans un vieil immeuble de la Croix-Rousse, avec des plafonds hauts et des moulures d'époque que Claire avait adorées quand ils l'avaient acheté ensemble.

Claire était partie depuis trois ans maintenant. Les moulures étaient restées.

Nathan jeta ses clés sur le comptoir de la cuisine et se dirigea vers la douche sans même allumer la lumière. L'eau chaude détendit ses muscles noués, emportant la fatigue et l'odeur de l'hôpital — ce mélange caractéristique de désinfectant et d'humanité souffrante.

Après, enveloppé dans un peignoir élimé, il s'affala sur le canapé avec son téléphone. Machinalement, il ouvrit l'application GenoTrace. La notification de ce matin clignotait toujours.

« Mise à jour importante de votre profil génétique. De nouvelles informations sont disponibles. »

Il fronça les sourcils. Il avait fait ce test un an plus tôt, par curiosité plus que par réel intérêt. Origines géographiques : Europe du Sud, principalement. Quelques marqueurs de santé sans importance. Rien de surprenant pour un fils de mère italienne et de père espagnol.

Il cliqua sur la notification.

La page mit quelques secondes à charger. Puis un bandeau rouge apparut, avec un symbole qu'il ne reconnut pas : un cercle incomplet, comme brisé.

« Votre profil génétique présente le marqueur CK-1, récemment identifié par notre équipe de recherche. Ce marqueur, présent chez environ 0,15% de la population mondiale, fait actuellement l'objet d'études approfondies. Pour plus d'informations, consultez notre communiqué officiel. »

Nathan fixa l'écran.

CK-1. Le « gène de Caïn » dont tout le monde parlait.

Il le portait.

Pendant un long moment, il resta immobile, le téléphone à la main, essayant de comprendre ce que cela signifiait. Rien, probablement. Un marqueur génétique sans effet, un artefact de l'évolution. Les médias en faisaient tout un plat, mais la science était plus nuancée.

Et pourtant.